

Leuven, Adolphe de
Le guérillas

LE

GUÉRILLAS,

ÉPISODE DES DERNIÈRES RÉVOLUTIONS D'ESPAGNE

EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS;

PAR

MM. AD. DELEUVEN ET LUSSAN,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,
LE 11 JUILLET 1831.



PARIS.
CHEZ J.-N. BARBA,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES,
derrière le Théâtre-Français.

1831.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉONCE D'ARANZA, chef de guérillas	M. DERVAL.
Le Comte DON JGNACIO DE PÉDROSA, gouverneur d'un canton.	M. DORMEUIL.
LA COMTESSE, sa femme	Mme COUTURIER.
La Marquise DE VILLAFLOR, cousine de la Comtesse	Mme THÉODORE.
PAQUITA, cameriste de la Comtesse.	Mlle PERNON.
MARCELLE, duègne	Mme TOBY.
PIPPO, valet du Comte, et neveu de Marcelle	M. PAUL.
DOMESTIQUES du château.	
GUÉRILLAS de la troupe de Léonce.	
PAYSANS.	
PAYSANNES.	

La Scène se passe en Catalogne, dans le château du Comte de Pedrosa.

***

NOTA. — S'adresser, pour la partition exacte et partie d'orchestre, au Bureau de Musique de M. HUS DESFORGES, chef d'orchestre de ce Théâtre.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, n. 7.

LE GUÉRILLAS,

ÉPISODE EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS.

Le Théâtre représente un salon avec porte au fond, donnant sur une galerie. — A la gauche du spectateur, un canapé. — A droite, un guéridon et une console, sur laquelle est une pendule, et tout ce qu'il faut pour écrire. — Portes latérales.

SCÈNE PREMIERE.

LE COMTE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, PAQUITA, PAYSANS, PAYSANNES.

(*Au lever du rideau, la comtesse est assise sur le canapé; la marquise, assise auprès du guéridon, travaille à un ouvrage de tapisserie; le comte est entouré par les paysans.*)

CHŒUR.

AIR : *Chœur final de Caleb.*

Honneur (*bis.*)
A Monseigneur!
Rendons hommage à sa valeur!
Honneur
A Monseigneur!
Des rebelles, il est vainqueur!

LE COMTE, *avec dignité.*

Merci, mes amis! merci!... je reçois vos félicitations. Il est vrai, c'est à mon adresse, à mon esprit, à mon courage, que vous devez la capture de ce redoutable chef de Guérillas, de ce negro, qui osait lever l'étendard de la révolte contre notre doux monarque... Rassurez-vous, il sera bien gardé dans mon château, et dès demain, il en

sortira pour aller recevoir le châtiment dû à ces crimes... Faites part de cette heureuse nouvelle à tous vos voisins... et dites-leur bien qu'ils n'ont plus rien à craindre des rebelles, grâce au talent de leur gouverneur.

TOUS.

Vive le gouverneur !

LE COMTE.

Assez, mes amis, craignez de blesser ma modestie... Crions plutôt ensemble : Vive le roi absolu !

TOUS.

Vive le roi absolu !

LE COMTE, *se signant.*

Et la sainte Inquisition !

TOUS.

Et la sainte Inquisition !

REPRISE DU CHŒUR.

Honneur ! (*bis.*)
Etc., etc. (*Ils sortent.*)

SCENE II.

LE COMTE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, PAQUITA.

LE COMTE.

Eh bien ! qu'en dites-vous, Mesdames?... Vous voyez que mes subordonnés sont animés du meilleur esprit... Depuis hier que ce negro est en mon pouvoir, on fait queue au château pour me féliciter... c'est flatteur!

LA COMTESSE.

C'est flatteur en effet. Tous ces gens-là sont, pour la plupart, à votre service et sous votre dépendance, il est de leur intérêt...

LE COMTE.

Non, Madame ma noble épouse, l'intérêt n'y est pour rien... c'est leur cœur qui parle; ils me rendent justice; ils savent m'apprécier mieux que le gouvernement; car je répéterai toujours qu'il est honteux, pour le ministère espagnol, qu'un homme de mon rang, que moi, le comte don

Ignacio de Pedrosa, je ne sois que simple gouverneur de canton...

LA MARQUISE.

Je ne vois rien là de bien extraordinaire.

LE COMTE.

Comment, ma cousine, vous ne comprenez pas que mes talens font ombrage, qu'on est bien aise de m'éloigner du centre des affaires... mais on n'enchaîne pas le génie... je ferai mes preuves... Et, en attendant, n'est-ce pas un beau coup de filet que la prise de ce chef de Guérillas, le bras droit de Mina?

LA MARQUISE.

Oui, je vous conseille de vous vanter... Ne devez-vous pas au hasard?...

LE COMTE.

Au hasard... quelle calomnie! Quand on l'a arrêté, n'étais-je pas en uniforme de colonel de la Foi, sur le grand balcon du château, d'où j'encourageais mes gens du geste et de la voix.

LA COMTESSE.

Et savez-vous le nom de ce negro?

LE COMTE.

Ma foi, non!... Sa personne, voilà l'essentiel... D'ailleurs, est-ce que ces gens là ont des noms?

LA MARQUISE, *avec intérêt.*

Et l'avez-vous été voir?

LE COMTE.

Me compromettre à ce point... Oh! non, madame... mais, d'après le signalement que Pippo m'en a donné, il ne doit pas être beau... D'abord il est vieux.

PAQUITA.

Oh! monsieur le comte, il ne faut pas s'en rapporter à Pippo; car il est trop poltron pour avoir osé regarder le prisonnier en face.

LE COMTE.

Silence, petite... Quoiqu'il en soit, cette capture arrive fort à propos. Le comte de Mendoce, le neveu du ministre, est en tournée dans la province... il a grande envie de faire connaissance avec moi... d'un jour à l'autre, j'attends sa visite... et comme le roi vient de publier une

ordonnance d'amnistie pour les rebelles, ma dernière action d'éclat va me mettre en faveur.

LA MARQUISE, *vivement.*

On ferait grâce à ce malheureux prisonnier?

LE COMTE.

Qui dit cela?

LA MARQUISE.

Vous parlez d'amnistie...

LE COMTE.

Justement... Oh! mon dieu! elle est générale... à quelques petites restrictions près. Voici textuellement le dernier paragraphe de l'ordonnance.

Air de Partie et Revanche.

Sont exceptés de l'amnistie
Tous les ennemis de la foi!
Ces mécontens, qui, par démagogie,
Ont réclamé la justice et la loi...
Au lieu du bon plaisir du roi!
Enfin, ces hommes sans usage,
Dédaignant, dans leur déraison,
Tous les bienfaits de l'esclavage,
Et les douceurs de l'inquisition!

LA MARQUISE, *à part.*

Quelle clémence!... Pauvre Espagne!

LE COMTE.

Vous voyez donc bien que ce misérable négro ne se trouve pas dans la bonne cathégorie.

LA COMTESSE.

Mais ne craignez-vous pas que ses compagnons?...

LE COMTE.

Ne tentent un coup de main pour le délivrer?... Allons donc!... je sais bien qu'on a vu rôder ce matin des gens suspects dans les environs...

LA COMTESSE et PAQUITA.

Ah! grand dieu!

LE COMTE.

Mais rassurez-vous, comtesse... je leur ai fait donner la chasse. Du reste, je vais écrire au gouverneur de Barcelonne, qui enverra chercher le prisonnier avec une bonne

escorte, pour le livrer à la commission militaire, qui doit l'expédier... Ça ne sera pas long.

LA MARQUISE.

Pauvre homme ! Je ne serai pas témoin... Je vais tout préparer pour mon départ.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PIPPO, *accourant.*

PIPPO.

Ah! monsieur le comte! ah ! Excellence ! ah ! Seigneurie !...

PAQUITA.

C'est Pippo!

LA COMTESSE.

Que veut-il ?

LE COMTE.

Le prisonnier se serait-il évadé?

PIPPO.

Ah ! bien oui, évadé!... il n'y a pas de risques... la bête féroce est trop bien enfermée dans sa loge... Ce n'est pas de celle là qu'il s'agit, c'est de moi ! de votre infortuné Pippo, qu'on veut rendre victime de la superstition la plus sauvage...

LE COMTE.

Explique-toi, valet.

PIPPO.

Oui, je suis votre valet, votre propriété... par conséquent vous avez seul le droit de me nourrir et l'agrément de m'habiller.

LE COMTE.

Eh bien, après ?

PIPPO.

Vous me nourrissez fort bien, c'est vrai... avec des pois chiches... vous n'êtes pas chiche de pois chiches, ô vertueux comte!... Quant à mon habillement...

LE COMTE.

Tu portes ma livrée...

PIPPO.

Je porte vos vieux habits... voyez...

(*Il se retourne.*)

LE COMTE.

Au fait, imbécille.

PIPPO.

Voilà le fait. C'est que Barnabé, menuisier, serrurier, épicier, fayencier, vitrier et tailleur du village, vient de me confectionner un habillement complet... habit, veste et... le tout par ordre de ma bigotte de tante.

PAQUITA.

Dame Marcelle?

PIPPO.

Dame Marcelle! ô tante abrutie par le fanatisme!... Je suis au désespoir!

PAQUITA.

Parce que tu as un habit neuf?

PIPPO.

Le drap est beau, je ne dis pas non; mais la couleur...

LE COMTE.

Finiras-tu?

PIPPO.

Dans sa dernière maladie, ma tante a fait un vœu à saint Polycarpe... elle m'a voué au blanc... je suis voué au blanc!

LA MARQUISE, *riant.*

L'idée est originale!

PIPPO.

L'idée est bête... mais elle y tient, la chère femme!... J'ai eu beau dire avec tout le respect que je lui dois : Dame Marcelle, réfléchissez donc, si vous en êtes capable... Je fais tout le château... le matin, je cire les bottes; le soir, je tourne la broche... et vous allez choisir la couleur la plus tendre... le blanc... charmant emblême de l'innocence et de la virginité... Vous êtes stupide, ma tante... vous me vouez au blanc... c'est me vouer aux taches... D'ailleurs, monsieur le comte ne consentira pas...

LE COMTE.

Au contraire, valet, je veux que mes domestiques respectent la religion.

PIPPO.

Bon!... (*Fausse sortie du comte. — Pippo le suit.*) Il y aurait pourtant un moyen... Monsieur le comte m'a promis de me faire obtenir un grade dans l'armée de la Foi, dont il est colonel.

PAQUITA.

A toi? l'homme le plus poltron...

PIPPO.

Il n'y a pas besoin d'être brave dans ce corps là... l'armée de la Foi!... ça ressemble à l'armée du pape! (*Tirant un papier de sa poche.*) Voilà ma pétition... Si mon gracieux maître voulait l'apostiller...

LE COMTE.

Plus tard. Qu'on redouble de surveillance pour le prisonnier. Je vais m'enfermer dans mon cabinet pour me livrer à d'importans travaux.

PIPPO, *à part.*

Pour tailler des plumes... connu.

LE COMTE.

Que personne, sous aucun prétexte, ne vienne m'interrompre.

PIPPO.

Vous serez obéi, ô sublime diplomate!

PAQUITA, *à part.*

Je suis libre... Courons voir le négro.

(*Le comte sort par la droite; Pippo et Paquita par le fond.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Eh! quoi, ma cousine, vous êtes donc bien décidée à nous quitter?

LA MARQUISE.

Oui, je partirai ce soir.

LA COMTESSE.

Ainsi vous me laissez seule, vous m'abandonnez à tout l'ennui de ce vieux château... Ah! je ne reconnais pas là votre amitié!

LA MARQUISE.

Vous n'êtes pas juste, chère Léonora ! c'est malgré moi que je me sépare de vous... Mais ne faut-il pas que je continue mes recherches? que je retrouve celui sans lequel il n'est plus de bonheur pour moi?... Pauvre d'Aranza! lui aussi combattait pour la liberté! et tout-à-l'heure, en entendant parler de ce chef de guérillas, j'étais émue malgré moi... Heureusement l'âge du prisonnier n'a pas de rapport avec le sien, et tout me dit que je le reverrai bientôt.

AIR : *Douce patrie.* (de l'Espionne.)

Douce espérance ;
Oui, sa présence,
A ma souffrance,
Doit mettre fin...
Si le destin,
Trop inhumain,
Rompit nos chaines,
Peut-être un jour,
L'Amour
Viendra calmer nos peines !...

ENSEMBLE.

Douce espérance;
Oui, sa présence,
A ma souffrance,
Doit mettre fin,
Douce espérance !

LA COMTESSE.

Oui, je le pense,
Par sa présence,
Votre souffrance
Aura sa fin,
Par sa présence !

(*Elle sort par le fond.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, *seul.*

Seule! toujours seule!... Le comte, absorbé par ses rêves d'ambition, est avec moi d'une froideur... La mar-

quise doit s'être aperçue que je n'ai pas d'amour pour lui ; mais elle ne sait pas qu'avant mon mariage, comme elle, j'en ai aimé un autre, à qui je pense encore quelquefois... toujours... Fernand d'Averros!... Cher Fernand! pourquoi ma famille a-t-elle disposé de ma main sans mon aveu?

(*Elle se rassied.*)

SCENE VI.

LA COMTESSE, PAQUITA.

PAQUITA.

Ah! Madame, que c'est pénible à voir!... Le malheureux! comme il doit souffrir!

LA COMTESSE.

Qui donc?

PAQUITTA.

Le guérillas!

LA COMTESSE, *négligemment.*

Ah! tu l'as vu?

PAQUITTA.

Oui, de loin... à travers la grille... mais ça fait mal... Quand on pense que demain, peut-être, il n'existera plus; car enfin, c'est un homme... et même un bel homme...

LA COMTESSE.

Il n'est pas digne de pitié.

PAQUITA.

Si... c'est un bel homme!

LA COMTESSE.

C'est un rebelle.

PAQUITA.

Je me suis dit tout cela... mais ça ne m'empêche pas de m'intéresser à lui, et je ne suis pas la seule.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PIPPO.

PIPPO.

Ah! damné brigand! scélérat de négro! il a ensorcelé tout le monde.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous encore ?

PIPPO.

J'ai, Madame la comtesse que le désordre est à son comble dans le château, que toutes les filles, je dirai même les femmes, assiégent la grille de la prison, et qu'elles ont l'aveuglement de plaindre cette épouvantable créature de prisonnier.

PIPPO.

Enfin jusqu'à ma tante... ma satanée tante...,

PAQUITA.

Notre duègne dame Marcelle... il serait possible !

PIPPO.

Oui, votre duègne... Elle vient de s'établir à la porte de la loge de la bête féroce; elle y a fait porter son vieux fauteuil, son tabouret, son épagneul... C'est fabuleux !

LA COMTESSE.

Et que fait-elle là ?

PIPPO.

Des folies!... Elle tricotte... elle prêche le brigand, sur la vertu, sur la politique, sur la religion... enfin sur ce qu'elle appelle la bonne cause... Ça l'embête, ce pauvre scélérat; elle ferait mieux de le vouer au blanc à ma place; avec ça qu'un négro blanc, ça serait original... (*On entend parler.*) Ah! v'là ma tante.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARCELLE.

MARCELLE.

Santa Maria !... Pauvre cher homme !

LA COMTESSE.

Serait-il vrai, dame Marcelle, vous plaignez aussi le prisonnier ?

MARCELLE, *très-vite.*

Et qui n'aurait pitié de lui, Madame?... Doux Jésus! il faudrait avoir le cœur comme un marbre..... une brebis égarée, qu'il serait si facile de faire rentrer dans la bonne voie.

PIPPO, *à part.*

C'est fini... la voilà partie!

LA COMTESSE.

Vous croyez, Marcelle?

MARCELLE.

Si je le crois, madame la comtesse!.... j'en suis sure, parfaitement sure Ah! vous ne connaissez pas toute la force de mon éloquence... Donnez ordre seulement qu'on m'enferme une heure avec lui, en tête-à-tête, et il verra...

PIPPO, *à part.*

Il verra du beau!

MARCELLE.

D'abord, il est joli garçon... et avez les jolis garçons, il y a toujours de la ressource... Je lui trouve un faux air de Morellos, ce superbe et fameux Tauréador, qu'autrefois...

PIPPO.

Si l'on peut dire qu'il est beau garçon, le guérillas... Qu'est-ce que je suis donc, moi?... Un Archange?.. un être idéal? Figurez-vous, madame la comtesse, un homme... en admettant que ce soit un homme... un hommme colossal... et gros à proportion...

PAQUITA.

Ça n'est pas vrai... Il est d'une belle taille, voilà tout.

PIPPO.

Une belle taille... six à sept pieds... et puis des cheveux rouges... des dents de sanglier... des mains immenses... et des oncles!... Oh! quels ongles! il ne se les fait pas souvent...

PAQUITA.

Il ne sait ce qu'il dit, Madame; le prisonnier a un costume qui ne le fait pas valoir... une barbe qui le défigure... mais sans cela...

PIPPO.

Oui, ses jours de barbe, il est peut-être passable.

LA COMTESSE.

Et quel âge peut-il avoir?

PIPPO.

De cinquante à soixante-quatorze ans.

PAQUITA.

Vingt-cinq ans, Madame.

MARCELLE.

C'était l'âge de Morellos le Tauréador, lorsque. .

PIPPO.

Laissez donc... On doit plutôt s'en rapporter à moi qui l'ai vu de tout près...

PAQUITA.

Eh bien! Madame, je vous propose une chose... c'est d'en juger par vous-même.

LA COMTESSE.

Y penses-tu?

PAQUITA.

Rien de plus facile... Comme le prisonnier n'est pas en sûreté dans la salle basse, on va le transférer dans la tour de l'Est... et en passant par cette galerie...

MARCELLE.

On le fera entrer ici.

LA COMTESSE.

Non, je ne puis consentir..... D'ailleurs, qui se chargera?...

PAQUITA.

Pippo...

PIPPO, *avec effroi.*

Moi! moi!... En v'là encore, une folie.

PAQUITA.

Ne vois-tu pas que Madame la comtesse l'ordonne..... Que crains-tu? puisque tous les gens du château seront-là pour lui servir d'escorte.

PIPPO.

Au fait, ça pourra amuser Madame... quand je dis amuser... ça lui fera peur..... Mais c'est égal, ça sera une émotion, et les émotions font toujours plaisir aux dames.

PAQUITA.

Quel malheur qu'il ne puisse pas paraître ici avec tous ses aventages; Madame ne pourra pas juger..... au lieu que s'il n'avait plus cette vilaine barbe...

MARCELLE.

Il est vrai de dire qu'il gagnerait à être rasé,

PIPPO.

Et frisé... Allez toujours.

PAQUITA.

Mais... j'y pense · rien de plus simple, Pippo est barbier.

PIPPO.

Dieu! quel dévergondage social.

MARCELLE.

Pippo lui fera la barbe, c'est convenu.

PIPPO.

Ah! c'est trop fort!... je ne lui ferai rien du tout, je n'y toucherai pas du bout du doigt..... Entrer dans sa loge, pour être la victime innocente de sa férocité..... Jamais! jamais!

PAQUITA.

Poltron!... Allons, dépêche-toi de le conduire ici.

MARCELLE.

Dépêchez - vous aussi d'accomplir mon vœu au grand saint Polycarpe.

PIPPO.

(*A part.*) Tante entêtée, va. (*Haut.*) Avant tout, je vas poser partout des sentinelles, et si le bandit veut s'échapper... pan! pan! je lui brûlerai..... C'est-à-dire, on lui brûlera la cervelle.

AIR : *Tout est d'accord pour ce mariage.* (Blangini.)

Ensemble.

A vos désirs, je vois qu'il faut souscrire ;
Dans ce salon, je vais donc le conduire...

PAQUITA et MARCELLE.

A nos désirs, enfin il va souscrire ;
Auprès de nous il va donc se conduire!

PIPPO.

Mais en ce jour, si je vous le confie,
De la prudence, au moins, je vous en prie...

PAQUITA.

Allons, allons, mon cher, rassurez-vous.

MARCELLE.

De ce brigand, appaisant le courroux...
A mes conseils, pour peu qu'il s'abandonne,
Bientôt, en proie au repentir,
Si bien je le sermonne,
Qu'abjurant ses erreurs, il va se convertir!

ENSEMBLE.

PIPPO.

A vos désirs, etc.

MARCELLE et PAQUITA.

A nos désirs, etc.

(*Pippo sort par le fond.*)

SCENE IX.

LA COMTESSE, PAQUITA, MARCELLE, *ensuite* PIPPO.

PAQUITA.

Enfin nous allons donc le voir.

LA COMTESSE.

Vous avez beau dire, j'ai peut-être tort de me faire amener cet homme.

PAQUITA.

Pourquoi, Madame? ce sera une distraction; et dans ce vieux manoir, vous n'en avez déjà pas tant..... Vous lui ferez raconter ses aventures.

MARCELLE.

Et avant de le renvoyer, je lui ferai une exhortation... comme j'en faisais à Morellos le Tauréador...

PAQUITA.

J'entends du bruit, je crois.

LA COMTESSE.

Serait-ce le comte?

PAQUITA.

Non, c'est plutôt de ce côté.

MARCELLE, *courant au fond.*

C'est le prisonnier.

PAQUITA.

Le prisonnier!... (*Elle se regarde dans la glace.*)

LA COMTESSE, *négligemment.*

Que fais-tu donc?... Quoi! des frais pour lui.

PAQUITA, *toujours devant la glace.*

Des frais, non... mais enfin, c'est un homme, il a des yeux.

LA COMTESSE, *arrangeant ses cheveux.*

Que tu es folle!

PAQUITA, *à Marcelle qui se rajuste aussi.*

Je suis sure que dame Marcelle prépare sa morale..... Chacun ses moyens.

(*L'orchestre exécute en sourdine l'air de la Fiancée :* Garde à vous! — *On entend derrière le théâtre les pas de quelques hommes, et un bruit d'armes. — Pippo ouvre la porte du fond, que l'on voit gardée par plusieurs domestiques.*)

PIPPO, *s'avançant; il tient d'une main une lance, et de l'autre un grand sabre.*

Mesdames, voilà cet exécrable scélérat!..... (*Allant au fond.*) Entrez, charmant brigand, entrez.

(*Léonce paraît au fond.*)

SCENE X.

LA COMTESSE, MARCELLE, PAQUITA, LÉONCE.

(*Il entre en parlant brusquement, et d'un ton de mauvaise humeur. — Il a les mains attachées.*)

LÉONCE.

Eh bien! que me veut-on? où me conduit-on? Saurai-je enfin?...

PIPPO, *au fond.*

Dieu! il va les dévorer... je me sauve!

(*Il sort en courant.*)

LÉONCE, *apercevant la comtesse.*

Ah! des femmes...

PAQUITA, *bas.*

Quel air méchant!

LA COMTESSE, *effrayée.*

En vérité, Monsieur... si j'avais su, si j'avais pu prévoir...

LÉONCE.

Oh! Madame, vous n'avez pas besoin d'excuse... Vous étiez curieuse de voir... un brigand, un homme qui n'a

que quelques heures à vivre..... Eh bien! me voilà, examinez-moi.. Ce sera la parade avant le drame.

LA COMTESSE, *avec douceur et fermeté.*

Vous nous jugez mal, Monsieur... Loin d'être guidées par un sentiment de vaine et insultante curiosité, nous le sommes par un intérêt véritable et un vif désir de vous être utiles.

LÉONCE, *d'un ton plus doux.*

Alors, Madame, pardonnez-moi si dans un premier moment de brusquerie je vous ai parlé d'une manière peu convenable... mais dans ma position, on est susceptible... et.....

LA COMTESSE.

Je le conçois... Mais vous paraissez souffrant.... Ces liens... Petite...

(*Sur un signe de sa maitresse, Paquita défait les liens de Léonce.*)

MARCELLE, *s'approchant de Léonce, et lui touchant la main.*

Pauvre jeune homme, il est glacé comme la statue de Saint-Polycarpe... Aussi le laisser sans manteau dans un lieu aussi humide que la salle basse...

PAQUITA.

C'est une cruauté!

MARCELLE.

Voilà comme on attrappe des fraîcheurs et des rhumatismes.

LÉONCE, *souriant tristement.*

En tout cas, je serai vîte guéri.

LA COMTESSE, *vivement.*

Ne parlez pas ainsi, vous me faites frémir; et cette insouciance dans un pareil moment...

LÉONCE.

Vous étonne, Madame... Je le conçois: placée dans une situation brillante et heureuse, vous avez tant à perdre!...

Air de Madame Duchambge.

Tandis que moi, fatigué de la chaine
Que m'imposa le caprice du sort,
A mon destin, je me soumets sans peine,

Et sans effroi j'envisage la mort.
Pour t'affranchir d'un honteux esclavage,
O mon pays ! ardemment j'ai lutté...
Je vais avoir le prix de mon courage,
Je vais là haut trouver la liberté...

LA COMTESSE.

De grâce, éloignons ces idées, tout n'est pas désespéré. (*Avec hésitation.*) Je suis bien indiscrète... mais il me semble que vous n'êtes pas né... que vous n'avez pas été élevé pour...

LÉONCE, *souriant.*

Pour l'état que j'exerce... car, d'après les opinions de votre mari, qui, sans doute, sont aussi les vôtres, je suis un rebelle... si j'avais réussi, je serais un héros... mais j'ai succombé, on me traite de brigand, c'est tout simple... Eh bien ! il est vrai, Madame, il fut un temps où, à la place de ce costume moitié militaire, moitié je ne sais quoi, je me faisais remarquer par une toilette recherchée ; j'avais des manières polies, élégantes... et alors, Madame, si je vous avais rencontrée, je n'aurais pas été forcé, faute d'expressions, d'admirer vos charmes en silence, j'aurais facilement loué ce que je sais encore si bien apprécier.

PAQUITA, *bas à la comtesse.*

Comme il s'exprime bien.

LA COMTESSE.

Mais alors, Monsieur, qui a pu vous décider à prendre un parti...

LÉONCE, *gravement.*

L'amour, Madame.

LA COMTESSE, *se rapprochant de Léonce.*

L'amour?

MARCELLE.

Jésus Maria ! l'amour !... Faut qu'il se mêle de tout.

LÉONCE.

Oui, Madame, l'amour... Oh ! vous êtes indignée d'entendre profaner ce mot, et vous pensez qu'un sentiment aussi doux a toujours dû rester étranger au cœur d'un...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Non, non, je vous crois... Mais comment se fait-il qu'une pareille cause ?...

LÉONCE.

Ait produit un pareil effet... Ah! mon dieu, mon aventure est bien simple : J'aimais une jeune personne, belle... comme vous, Madame... elle partageait mon amour, je le croyais, du moins... Nous nous étions jurés d'être l'un à l'autre... mais ses parens avaient des idées d'ambition... ils lui présentèrent un mari plus riche, plus puissant que moi... Elle eut la faiblesse de céder à leurs instances... N'est-ce pas, Madame, qu'elle fût bien coupable?

LA COMTESSE, *à part.*

Hélas! pas plus que moi.

LÉONCE.

Lorsque j'appris sa trahison, ma tête s'égara; je tombai dans une sombre tristesse... le bonheur des autres me semblait une insulte... La vie m'était à charge, et je résolus d'en finir...

LA COMTESSE.

Grand dieu!

MARCELLE.

Quelle impiété.

LÉONCE.

Rassurez-vous, la réflexion vint à mon secours..... Je désirais toujours la mort, il est vrai, mais une mort glorieuse, utile à mon pays, et digne d'un véritable Espagnol... A cette époque, vous le savez, au mépris des sermens les plus sacrés, l'Espagne venait d'être livrée de nouveau au despotisme; des moines fanatiques de toutes les couleurs entouraient le trône; toutes les âmes généreuses se révoltèrent..... Le géénéral Mina, sous lequel j'avais fait mes premières armes, arbora l'étendard de la liberté, et m'offrit un commandement dans sa petite armée de braves partisans... J'avoue que cette proposition me sourit : une vie active et agitée, une vie de courses et de périls, pouvait seule dissiper la noire mélancolie qui me consumait..... J'acceptai.

LA COMTESSE.

Vous?... un noble!

LÉONCE.

Oui, Madame..... Et pendant trois ans j'ai mené la vie d'un véritable guérillas : errant dans les montagnes, couchant dans les cavernes, jouant ma vie vingt fois par jour...

mais libre et fier de ma liberté dans un pays d'esclaves.... Du reste, j'avais établi dans ma troupe la discipline la plus sévère...

MARCELLE.

Oui... mais vous dévastiez les couvens!

LÉONCE.

Oh! c'est une calomnie! Moines et capucins étaient traités par mes gens avec tous les égards dus à leur embonpoint et à leur vénérable barbe.... Par exemple, il nous est arrivé souvent de visiter leurs caves et leurs garde-manger.

Air du Baiser au Porteur.

Mais c'était leur rendre service ;
Quand nous avions passé dans un couvent,
Nous étions sûrs, grâce à ce bon office,
Que chaque moine y vivrait sobrement,
Comme il le doit d'après son réglement.
Par gourmandise, aux éternelles flammes...
Les malheureux pouvaient se condamner,
Et c'était pour sauver leurs âmes,
Que nous emportions leur dîner.

LA COMTESSE.

Mais depuis une heure que nous vous faisons parler, je n'ai pas songé à vous demander si vous n'aviez besoin de rien...

MARCELLE.

Est-ce qu'on ne vous a pas donné à déjeûner là-bas?

LÉONCE.

Si, vraiment... on m'a jeté un morceau de pain.

MARCELLE.

Voilà comme on détruit l'estomac de la jeunesse... Du pain tout sec... Quelle horreur!

LA COMTESSE, *à Paquita.*

Toi, petite, fais servir Monsieur.

(*Paquita sonne; un domestique paraît; elle lui parle à l'oreille.*)

LÉONCE.

Comment, Madame, vous seriez assez bonne?...

LA COMTESSE.

Il ne faut pourtant pas que vous mouriez de faim chez moi... (*Le domestique, aidé de Paquita et de Marcelle, apporte une table.*) Placez-vous, Monsieur... Comment vous nommerai-je ?

LÉONCE.

On me nomme Léonce.

PAQUITA, *arrangeant la table.*

Quel joli nom !

LÉONCE.

Vous trouvez?... Il est vrai que ce n'est pas trop un nom de... Mais que voulez-vous? quand on me l'a donné, on ne pouvait pas supposer...

MARCELLE, *apportant un plateau servi qu'elle place sur la table.*

Voilà des biscuits à la vanille, de la marmelade de prunes, des conserves de coing... C'est excellent pour la poitrine.

LÉONCE, *avec une légère grimace.*

Mesdames, je suis vraiment honteux... humilié... mais vous êtes si bonnes que cela m'encourage...

LA COMTESSE.

Parlez !

LÉONCE.

Eh bien, Mesdames... toutes ces friandises ont la meilleure mine... mais... je ne sais comment vous dire cela... dans l'état où je me sens... je préférerais...

MARCELLE.

Une tranche de bœuf... un pâté... la moindre chose.

(*Elle sort.*)

PAQUITA.

C'est vrai... à un homme comme ça, de la marmelade de prunes... c'est dérisoire.

MARCEL, *revenant avec un pâté et une volaille.*

Voici du solide.

(*Marcelle et Paquita découpent, et chargent l'assiette de Léonce.*)

LÉONCE, *à la comtesse.*

Avouez, Madame, que je suis un convive bien exigeant...

LA COMTESSE.

Du tout... c'est nous, Monsieur, qui avions fait une gaucherie...

PAQUITA, *le servant.*

Une aîle de ce poulet.

MARCELLE.

Une tranche de ce pâté.

LÉONCE, *mangeant.*

Mille grâce, Mesdames; mais je suis vraiment confus... être ainsi servi!... (*La bouche pleine.*) Ça m'intimide!

PAQUITA.

Monsieur veut-il un verre de Bordeaux?

LÉONCE, *s'égayant.*

De tout mon cœur; j'ai toujours été pour le vin de France.

MARCELLE.

Si madame la comtesse veut bien me le permettre, je vas trinquer avec ce jeune homme, ça lui portara bonheur.

(*La comtesse fait un signe affirmatif, et Marcelle se verse un grand verre de vin.*)

LÉONCE.

Allons, dame Marcelle, au grand saint Polycarpe, votre patron! (*Ils trinquent.*)

MARCELLE, *à Paquita.*

Il a invoqué saint Policarpe... il ne sera pas fait mourir.

(*Elle boit.*)

LÉONCE, *se levant.*

Air du Brigand Napolitain.

Grâce à ce doux breuvage,
Qui réchauffe mon cœur,
Malgré mon esclavage,
Je renais au bonheur!
Près de femme jolie,
Qui vient à mon secours...
Ma peine, je l'oublie...
Pour rêver de beaux jours!
Du courage! (*bis.*)
Pauvre captif, plus de tourmens;

Du courage ! (*bis.*)
Après l'orage,
Vient le beau temps !

TOUS.

Du courage ! (*bis.*)
Etc., etc.

Deuxième couplet.

LÉONCE.

Relève, ô ma patrie,
Ton front cicatrisé !
Et de la tyrannie,
Le joug sera brisé !
Liberté qu'on encense,
Viens à notre secours ;
Viens, et comme la France,
Nous aurons trois beaux jours !
Du courage ! (*bis.*)
Pour l'Espagne, plus de tyrans !
Du courage ! (*bis.*)
Après l'orage
Vient le beau temps !

TOUS.

Du courage ! (*bis*)
Pauvre captif, etc., etc.

SCENE XI.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

(*La porte du fond s'ouvr. ; la marquise paraît, et s'arrête un instant pour parler au factionnaire.*)

LA MARQUISE.

Soyez tranquille, la consigne n'est pas pour moi.

LÉONCE.

Quel son de voix !

LA MAQUISE *s'avançant vers la comtesse, sans voir Léonce*

AIR : *Au nom d'une heureuse famille.* (Emma.)

Oui, malgré votre sentinelle,
Je viens... O ciel !

ENSEMBLE.

LÉONCE.

C'est elle !
Ah! je sens battre mon cœur...
C'est elle qui s'offre à ma vue!
Cette rencontre imprévue
Me rappelle mon malheur !

LA MARQUISE.

Ah ! je sens battre mon cœur !
C'est bien lui qui s'offre à ma vue;
Cette rencontre imprévue
Peut me rendre le bonheur !

LA COMTESSE.

Pourquoi ces cris, cette frayeur ?
Je le vois, vous êtes émue...
Cette rencontre imprévue,
Semble troubler votre cœur.

PAQUITA et MARCELLE.

Pourquoi ces cris, cette frayeur ?
Voyez donc comme elle est émue...
Cette rencentre imprévue
Porte le trouble en son cœur.

LA MARQUISE; *troublée et à demi-voix, à la comtesse.*

Ma chère amie, tout ceci a lieu de vous surprendre, je le conçois... plus tard, je vous expliquerai... En attendant, souffrez que j'aie un moment d'entretien avec Monsieur.

LA COMTESSE, *étonné.*

Comment, vous le connaissez ?

LA MARQUISE.

De grâce, ne m'interrogez pas.

LA COMTESSE.

Allons, ma cousine, on vous obéit. Paquita, Marcelle, suivez-moi. (*Elles sortent.*)

SCENE XII.

LÉONCE, LA MARQUISE.

LÉONCE.

Ah ! que j'avais de peine à me contraindre, Madame !... Comment se fait-il que je vous retrouve ici ?

LA MARQUISE.

La comtesse est ma parente... Mais parlons de choses plus importantes... de vous... Vous n'ignorez, pas sans doute, que le dessein du comte est de vous faire conduire à Barcelonne ?

LÉONCE.

Et les commissions militaires sont expéditives...

LA MARQUISE.

Et cela ne vous émeut pas ?

LÉONCE.

Que m'importe ! En élevant entre nous une barrière insurmontable, en détruisant mes plus chères espérances, ne m'avez-vous pas rendu la vie odieuse ?

LA MARQUISE.

Léonce, épargnez-moi vos reproches... En ce moment c'est de vous seul qu'il s'agit... il faut à tout prix que je vous sauve !

LÉONCE, *amèrement.*

Que pourriez-vous me dire, après votre trahison ?... Laissez-moi plutôt subir mon sort... Les liens que vous avez acceptés vous défendent d'y prendre aucun intérêt.

LA MARQUISE.

Eh ! si vous vouliez m'entendre, vous sauriez déjà que je puis, sans honte, vous témoigner aujourd'hui cet intérêt que vous repoussez.

LÉONCE.

L'ai-je bien entendu !... Louisa, vous êtes libre ?...

LA MARQUISE.

Si l'on vous conduit à Barcelonne, vous êtes perdu !... Ne m'aiderez-vous pas à trouver les moyens d'empêcher ce fatal voyage ?

LÉONCE, *avec transport.*

Si ! si !... car un mot de toi a changé mes résolutions.

Air de Téniers.

Quand tu m'avais ravi toute espérance,
Quand je n'étais pour toi qu'un étranger,
A chaque instant, maudissant l'existence,
J'allais m'exposer au danger!...
Mais à mon sort, si tu peux être unie,
Dès ce moment, au gré de ton désir,
Je veux prendre soin de ma vie;
Car c'est un bien qui doit t'appartenir...

LA MARQUISE, *réfléchissant.*

Le comte a fondé sur votre capture l'espoir d'un prompt avancement... c'est un sot ambitieux, on n'obtiendra rien rien de lui... sa femme...

LÉONCE.

Cette jeune dame... tout-à-l'heure elle m'écoutait avec le plus vif intérêt.

LA MARQUISE.

Oui... mais elle est faible... elle craint son mari... et ne voudrait pas le compromettre...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PAQUITA.

LA MARQUISE, *vivement.*

Approche, petite! Lorsqu'une bourse pleine de piastres est la récompense d'une bonne action...

PAQUITA.

On refuse la bourse, et l'on fait la bonne action. Mais parlez, Madame, de quoi s'agit-il?

LA MARQUISE.

D'abord de procurer d'autres vêtemens à Monsieur.

PAQUITA, *à Léonce.*

Rien de plus facile... Dans ce cabinet sont tous les habits de M. le comte; vous n'aurez qu'à choisir. Venez...

LA MARQUISE, *retient Paquita qui allait sortir avec Léonce.*

Non; toi, va prévenir ta maîtresse que je l'attends ici.

PAQUITA.

Oui, Madame... Quel bonheur! si nous pouvions le sauver! (*Elle sort.*)

LA MARQUISE, *à Léonce.*

Pendant que vous changerez de costume, je vais parler à la comtesse... nous ne pourrions rien faire sans elle... il faut la mettre dans nos intérêts.

LÉONCE, *lui baisant la main.*

Je m'en rapporte à vous.

(*Il entre dans un cabinet qui est à gauche, après la porte de l'appartement du comte.*)

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, *seule.*

Ma cousine est femme... son cœur est sensible. Avant d'épouser le comte elle a aimé, je le sais; et il est un souvenir que je n'invoquerai pas en vain.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, PAQUITA,

LA COMTESSE, *entrant.*

Je me rends à vos désirs, ma cousine.

MARCELLE, *regardant de tous côtés.*

Où est le prisonnier? qu'a-t'elle fait du prisonnier?

LA COMTESSE, *à ses femmes.*

Laissez-nous.

LA MARQUISE.

Non, elles peuvent rester. (*A part.*) Nous avons besoin d'alliés. (*Haut.*) Ma cousine, la position où je me trouve me commande d'avoir avec vous la plus entière franchise. Ce jeune homme dont la vue vient de me causer un si vif étonnement, c'est celui que, depuis trois mois, je cherchais vainement dans toutes les Espagnes.

LA COMTESSE.

Le jeune d'Aranza?

LA MARQUISE.

Lui-même. Et maintenant, ai-je besoin de vous dire que j'attends de votre amitié de l'arracher au sort qui le menace?

LA COMTESSE, *embarrassée.*

Mais cela dépend-il de moi ?

LA MARQUISE.

Oui, vous pouvez le sauver ; il ne vous faut qu'un peu de résolution.

MARCELLE.

Sainte-Vierge ! qu'est-ce que j'entends-là ?

PAQUITA.

Silence, dame Marcelle.

LA COMTESSE.

Mais songez donc que son audace a fixé l'attention du gouvernement... Mon mari attache la plus grande importance à ce prisonnier, et son évasion me compromettrait...

LA MARQUISE.

Ainsi, vous refusez de vous intéresser à un homme que l'amour seul rendit coupable ? car, sans doute, il vous a conté son histoire ?

LA COMTESSE.

Oui.

LA MARQUISE.

Il vous a dit alors, qu'en embrassant le parti violent où le désespoir l'a jeté, il n'avait fait que suivre l'exemple d'un de ses amis qui se trouvait dans la même position... du jeune Fernand d'Averros.

LA COMTESSE, *avec explosion.*

Fernand d'Averros !

PAQUITA, *à part.*

Tiens, comme ça se rencontre !

LA MARQUISE, *avec intention.*

L'auriez-vous connu ?

LA COMTESSE, *balbutiant.*

Oui, oui... autrefois... de vue... Et vous dites qu'il fait partie de cette troupe de partisans ?

LA MARQUISE.

J'en suis sure... et vous devez penser combien le sort de son ami lui cause d'inquiétude...

LA COMTESSE, *s'animant.*

En effet, je conçois tout ce qu'une telle séparation doit avoir de pénible, et s'il était en mon pouvoir...

MARCELLE.

Quoi ! Madame, vous vous laisseriez attendrir ?... Passe

pour faire de la morale au prisonnier; mais favoriser son évasion...

PAQUITA, *à part.*

La vieille folle!

MARCELLE.

Et quand Madame serait assez faible pour céder, moi, sa première caméristè, il est de mon devoir de m'opposer à ce dessein, et comme je suis chargée de toutes les clefs du château, il sera difficile de tromper ma surveillance, ma prudence et ma vigilance...

LA MARQUISE.

Eh! qui songe à cela? Nous avions pensé seulement que, désarmée par la jeunesse du prisonnier...

MARCELLE.

Ah! madame la marquise, je suis inflexible!

LA MARQUISE.

Il est vrai que Léonce fut bien coupable! mais l'humeur guerrière qui l'a toujours dominé, et qu'il devait à celui qui dirigea son éducation militaire, au fameux Tauréador Morellos...

MARCELLE, *faisant un bond.*

Morellos... le Tauréador... il a été élevé par Morellos!... En effet, j'avais cru remarquer en lui quelques-unes de ses manières nobles... car j'ai beaucoup connu le Tauréador Morellos... Et madame la marquise a raison, on ne doit pas abandonner l'élève d'un homme aussi célèbre, d'un homme...

PAQUITA.

On dit qu'il était bien bel homme, le Tauréador Morellos!

MARCELLE, *s'échauffant.*

Superbe! une prestance! une vigueur!... On l'avait surnommé l'Hercule Catalan!... Je le vois encore sur son beau cheval andaloux, avec sa lance... avec....

LA MARQUISE.

Ainsi donc, dame Marcelle, nous pouvons compter sur vous?

MARCELLE.

Oui, madame la marquise, certainement! la mémoire de Morellos me l'ordonne.

PAQUITA.

Bravo ! voilà tout le monde du complot !

LA MARQUISE.

Air de la Vieille.

Oui, du péril qui le menace,
Pour le sauver nous conspirons !
Il faut du sang-froid, de l'audace,
En aurez-vous ?

TOUTES.

Nous le jurons !

LA MARQUISE.

Que nulle crainte n'embarrasse
Le dessein qu'ici nous formons.

TOUTES.

Pour le délivrer, conspirons...

LA MARQUISE, *allant chercher Léonce.*

Paraissez donc en cet instant propice,
Tombez aux pieds de votre protectrice !

LÉONCE, *entrant vêtu d'un habit du comte.*

Dois-je espérer que mon malheur finisse ?...

LA MARQUISE, *montrant la comtesse.*

Elle sera votre libératrice !

ENSEMBLE.

LÉONCE.

Je ne dois plus redouter le danger...
Quand l'Amour vient me protéger.

TOUTES.

On ne doit plus redouter le danger,
Quand l'Amour vient nous protéger...

SCENE XVI.

LES MÊMES, LÉONCE.

MARCELLE.

Mais si nous favorisons sa fuite, c'est à condition qu'il

s'amendera, qu'il changera de conduite, qu'il fera pénitence...

PAQUITA.

Cela va sans dire.

LA COMTESSE.

Meis voyons, le temps presse.

LA MARQUISE, *à Léonce.*

Songeons à notre plan d'évasion. Vos amis?...

LÉONCE.

Sont tout près d'ici... une vingtaine de braves qui arriveraient bien vite, si je pouvais leur faire tenir un mot d'avis.

LA MARQUISE.

Ecrivez toujours... nous en trouverons le moyen... (*Léonce te met à une table et écrit. — La marquise réfléchissant.*) Cet habit du comte le déguise parfaitement... Oui, c'est cela, Léonce vous donnera le bras, comtesse... vous descenderez au jardin en vous promenant... Marcelle a la clé de la petite porte... Une fois dehors, le reste le regarde.

LÉONCE, *se levant.*

Voici ma lettre.

LA MARQUISE, *la prenant et lisant l'adresse.*

Au village de la Pena... c'est à dix minutes de chemin... Maintenant, hâtons-nous!...

Air de Fra Diavolo.

Bonne espérance!
Ne tardons pas.
Que la prudence
Guide nos pas!

TOUTES.

Bonne espérance! etc.

LÉONCE.

Bonne espérance! etc.

(*Pendant cet ensemble, les quatre femmes entourent Léonce, qui prend le bras de la comtesse. — Au moment où ils se dirigent vers la porte, le comte paraît à la porte de son cabinet; il lit un papier.*)

TOUS, *s'arrêtant.*

Ciel! le comte!

SCENE XVII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Mon projet est admirable!..... Ecoutez, Madame, et jugez... Que vois-je!... un étranger... (*Saluant.*) Monsieur, puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

LA COMTESSE *à part.*

Il est perdu!

MARCELLE, *idem.*

Je n'ai plus une goutte de sang dans les veines.

LA MARQUISE, *dans le plus grand trouble, et vivement.*

Eh! quoi, mon cousin, vous qui êtes si bon physionomiste, ne voyez-vous pas que Monsieur...

LE COMTE.

Attendez! ne me dites rien... Je n'attends qu'une seule personne... Je devine... monsieur est le comte de Mendoce, le neveu du ministre dont j'attendais la visite.

TOUTES.

Précisément!

LE COMTE.

Et l'on ne m'avait pas prévenu...... Ah! monsieur le comte, daignez recevoir mes excuses... Votre arrivée est d'un bon augure pour moi; peut-être êtes-vous porteur de quelque ordre qui m'appelle à la cour? Oh! c'est que je l'ai toujours dit... demandez à ma femme... Quand on a du mérite, on finit tôt ou tard par percer... on a beau me tenir relégué au fond d'une province, je percerai... et j'ai percé... Je viens justement de rédiger un projet... Si vous voulez me permettre... (*Il se dispose à lire.*)

LÉONCE, *avec embarras.*

En vérité, Monsieur, dans ce moment...

LE COMTE, *finement.*

Ah! je comprends... Moi qui vais parler d'affaires devant des dames, quelle gaucherie!... Mesdames, je vous demande mille pardons, mais le bien de l'Etat...

LA MARQUISE, *bas.*

Que faire? tout va se découvrir.

LE COMTE, *à sa femme.*

Pendant que je vais développer mon grand projet à mon-

sieur de Mendoce, faites porter sur-le-champ cette dépêche à son adresse... C'est pour le gouverneur de Barcelonne, au sujet de ce misérable brigand.

LÉONCE, *à part.*

Ça me regarde.

LE COMTE.

Il y a en bas un de mes piqueurs prêt à monter à cheval... Dites-lui de de ma part de faire la plus grande diligence. *(Il tire la dépêche de sa poche.)*

LA MARQUISE, *vivement.*

Donnez, mon cousin, je me charge de votre commission. *(Elle prend la dépêche, et la donne furtivement à Léonce, en lui disant à voix basse :)* Prenez, c'est la vôtre qui partira; dix minutes, et vous êtes sauvé. *(Haut.)* Venez, ma cousine, laissons ces Messieurs à leur grave entretien. *(A mi-voix.)* Tout n'est pas désespéré. *(Elles sortent.)*

SCÈNE XVIII.

LE COMTE, LÉONCE.

LÉONCE, *à part.*

Allons, voilà ma position qui se complique.

LE COMTE.

Maintenant que nous sommes seuls, monsieur le comte, si vous voulez me prêter un moment d'attention...

LÉONCE, *regardant la pendule.*

Monsieur, je suis à vos ordres.

(Il s'asseoit à gauche; le comte debout, près de lui, se dispose à lire.)

LE COMTE.

Il s'agit d'un projet d'une importance toute majeure... vous allez en juger. *(Il lit.)* « Projet pour anéantir totale-» ment l'esprit de rébellion dans toutes les Espagnes. »

LÉONCE.

Ah! ah! *(A part.)* Il ne s'adresse pas mal... *(Haut.)* Comment donc, Monsieur, l'idée seule de ce projet est déjà quelque chose de très-heureusement trouvé.

LE COMTE.

N'est-ce pas? Ça m'est venu, parce qu'un chef de négros est tombé hier entre mes mains.

LÉONCE.

Ah! vous avez fait prisonnier un...

LE COMTE.

Oui, et je crois que ça fera plaisir à votre oncle.

LÉONCE.

Parbleu, à qui ça ne fera-t-il pas plaisir?

LE COMTE, *riant*

Dites donc, on assure que c'est un homme de six pieds; tant mieux, je voudrais qu'il en eut huit, parce qu'alors, vous sentez bien que la faveur... (*Il fait le geste de hausser.*) Mais revenons à mon projet.

LÉONCE.

Oui, oui, je suis très-curieux de connaître cela.

LA COMTESSE, *lisant.*

« Chapitre Ier... » (*On entend des éclats de rire.*) Quel est l'insolent?...

SCENE XIX.

LES MÊMES, PIPPO. — *Il est habillé en blanc des pieds jusqu'à la tête.*

PIPPO, *à la cantonade.*

Oui, riez.... je suis le martyr du fanatisme. (*S'avançant et se regardant.*) Me voilà propre... Eh bien! Saint-Polycarpe, en seras-tu plus gras, mon cher ami? (*Apercevant le comte.*) Tiens, Monsieur...

LE COMTE.

Ah! c'est toi, imbécille... Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu de l'arrivée de monsieur le comte?

PIPPO.

Quel comte?

LE COMTE.

Monsieur de Mendoce, que voici.

PIPPO.

Le neveu du ministre, de notre séduisant ministre? Ah! quelle occasion pour faire apostiller ma pétition.

LÉONCE, *se levant et lui tournant le dos.*

Il va me reconnaître.

PIPPO, *s'approchant de lui.*

Monseigneur... (*A part.*) C'est drôle, tout de même,

que je ne l'aie pas vu arriver... (*Haut.*) Monseigneur, je suis le petit Pippo, l'homme de confiance, le conseiller intime de mon illustre maître... Je suis l'ennemi juré... je dirai même la bête noire, c'est-à-dire la bête blanche des négros... Mort aux négros!

LE COMTE.

Vous l'entendez, monsieur le comte, tous mes gens sont animés du même esprit.

PIPPO.

Mort aux négros! vive le roi absolu! vive don Miguel! l'adorable don Miguel, notre charmant allié!... Vive les inquisiteurs!... vive enfin tout ce qui fait l'ornement d'une civilisation délicieuse, et digne de l'admiration des peuples les plus délicats.

LE COMTE.

C'en est assez.

PIPPO.

Laissez-moi, ô noble comte, laissez-moi donner des gages de ma fidélité... Oui, monseigneur, je suis fidèle.... Aussi je sollicite un grade dans l'armée de la Foi... Si votre excellence était assez bonne pour... (*Au moment où il présente sa pétition, il reconnaît Léonce.*) Ah! mon dieu!... Comment, monsieur le comte, vous ne voyez pas qu'on se moque de vous.

LE COMTE.

Impertinent!... Monsieur le comte, je vous en prie, ne faites pas attention...

PIPPO.

Bah! laissez donc... je le connais, ce comte-là... c'est notre affreux prisonnier...

LE COMTE.

Comment drôle, tu oses...

PIPPO.

Et qui plus est... il a un de vos habits; regardez plutôt... Est-ce indélicat de sa part.

LE COMTE.

En effet!... (*Il s'approche de Léonce, qui éclate de rire.*) Il me semble que vous prenez cela bien gaiement.

LÉONCE, *riant.*

C'est que ma position est fort drôle.

PIPPO, *riant aux éclats.*

Je crois bien, qu'elle est drôle... Tiens, le brigand qui rit... ça rit comme un autre... Farceur, va... je n'ai plus peur de toi.... (*Il s'approche de Léonce, qui lui donne un coup de pied.*) C'est la suite de la plaisanterie... Est-il jovial!

LE COMTE, *les regardant tous les deux, pendant un instant sans parler.*

Quoi!... réellement... vous seriez?...

LÉONCE.

Le guérillas!

LE COMTE, *reculant.*

Alors, comment vous trouvez-vous ici?

LÉONCE.

Ce serait trop long à vous expliquer... Je vous conseille seulement de retoucher votre grand projet sur l'esprit de rébellion...

LE COMTE.

Le moment est mal choisi pour plaisanter.... Oubliez-vous que vous êtes en mon pouvoir?

LÉONCE, *regardant la pendule.*

Peut-être...

SCENE XX.

LES MÊMES, PAQUITA.

PAQUITA, *accourant.*

Monsieur le comte! monsieur le comte! on découvre dans la campagne une troupe de gens armés, qui se dirigent vers le château.

LE COMTE.

C'est le renfort que j'attendais. (*A Pippo.*) Cours, toi .. Fais ouvrir toutes les portes du château, et que rien n'arrête nos libérateurs.

PIPPO.

J'y vole!... (*A Léonce.*) Avec tout ça tu seras enfoncé, drôle de corps de scélérat, de brigand que tu es.

(*Il sort en courant.*)

SCENE XXI.

LE COMTE, LÉONCE, PAQUITA.

LE COMTE, *d'un air goguenard.*

Monsieur le comte de Mendoce, comme le neveu d'un ministre ne peut voyager sans escorte d'honneur, j'ai pris la liberté de faire venir une douzaine d'alguazils ; et dans un instant j'espère... (*Il se frotte les mains.*) Je suis un adroit politique, convenez-en ?

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LA COMTESSE, MARCELLE.

MARCELLE.

Ah ! miséricorde ! le château est envahi. Seigneur brigand, protégez-nous ; ce sont les gens de votre troupe qui viennent d'entrer. Sauvez-moi l'honneur !

(*L'orchestre exécute en sourdine une marche.*)

LE COMTE, *regardant à la fenêtre.*

Mais c'est une horreur ! un guet-à-pens !....... Tout le monde s'entendait donc ici pour me trahir... car je ne puis comprendre encore...

LÉONCE.

Rien de plus simple, monsieur le comte.... Les alguasils que vous avez demandés n'ont pu venir, puisque j'ai vos dépêches dans ma poche, et que votre piqueur a porté les miennes... C'est un coup de ma façon... Je suis un adroit politique, convenez-en ?

LE COMTE, *se jetant dans un fauteuil.*

Je suis confondu !

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, PIPPO.

(*La ritournelle du chœur suivant commence ici très-piano*)

PIPPO, *tout essoufflé.*

Les voilà ! les voilà ! ils montent derrière moi. (*A Léonce.*) Nous allons voir maintenant, brigand ricaneur et astucieux...

LE COMTE.

Misérable ! c'est l'ennemi que tu as introduit !

PIPPO, *avec effroi.*

Oh ! quelle bêtise!

(*En ce moment les guérillas entrent par le fond, et remplissent le théâtre.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, GUÉRILLAS.

CHŒUR.

Air des noces de Gamache.

Quand ta voix nous appelle,
A son devoir fidèle,
Chacun de nous ici,
Vient t'offrir son appui...
Pour toi, plus de souffrance,
Renais à l'espérance,
Oui, pour ta délivrance
Nous venons aujourd'hui !

LÉONCE, *allant au-devant d'eux.*

Soyez les bien-venus, mes braves..... J'étais bien sûr que vous ne m'abandonneriez pas.

LE COMTE.

Ainsi je suis prisonnier dans mon propre château?

PIPPO, *à part.*

Cannibale !

SCENE XXV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Monsieur le comte, ma cousine, je viens vous faire mes adieux. Monsieur Léonce...

LE COMTE.

Comment, elle le connaît aussi.

LA MARQUISE, *à Léonce.*

Je vais à Madrid... J'emploierai tout mon crédit, celui de mes amis, pour obtenir votre grâce.

PIPPO, *à part.*

Sa grâce!... Quelle atrocité!

LÉONCE.

Ma grâce!.... Ah! Madame, ne vous abaissez pas à ce point; je refuserais tout ce qui viendrait des ennemis de ma patrie... Je ne crains pas leur vengeance, elle ne fait que tuer; mais leur clémence, elle déshonore... Je pars pour la France... là, je retrouverai mon général, que ses dernières blessures y retiennent encore.

LE COMTE.

Ah! ça, j'espère au moins qu'on va m'expliquer maintenant...

LÉONCE, *sans l'écouter, se tourne vers la comtesse.*

Pardon, Madame..... Vivement pénétré de toutes vos bontés, je vous prie de recevoir l'expression de ma reconnaissance, et de croire qu'elle sera éternelle... (*A Paquita, en lui donnant une bague*) Tiens, mon enfant, ceci te rappellera la visite du guérillas. *A Pippo.*) Toi, vaillant soldat, veux-tu encore me faire apostiller ta pétition?

PIPPO.

Ah! par exemple, une signature de brig...

LÉONCE, *lui jetant une bourse.*

Tiens, voilà qui vaut mieux que toutes les apostilles.

PIPPO, *saluant.*

Ah! monseigneur! ah! seigneurie! ah! majesté...

MARCELLE, *qui a pris la bourse des mains de Pippo.*
Je ferai dire des messes pour racheter ses péchés.

LÉONCE.

Quant à vous, monsieur le comte, voici vos dépêches... Je vous renverrai votre habit par la première occasion... (*A la marquise.*) Louisa, nous nous reverrons... (*Se retournant vers sa troupe.*) Allons, enfans, partons; et quoiqu'il arrive, restons toujours fidèles à notre mot de ralliement : Mina et liberté!

TOUS.

Liberté!!!

LÉONCE.

Ah! si la France voulait...

PIPPO, *à part.*

Oui, prends garde de le perdre.

LÉONCE.

Air des trois couleurs (Vogel).

Partons, amis... mais j'en ai l'espérance,
Des jours heureux luiront bientôt pour nous;
Sous l'étendard de notre délivrance,
Les Espagnols viendront se ranger tous.
La liberté brisera nos entraves,
Et des tyrans creusera le tombeau...
Dans mon pays, pour de lâches esclaves,
L'air est trop pur, et le ciel est trop beau.

CHŒUR DE GUÉRILLAS.

Dans ce pays, pour de lâches esclaves,
L'air est trop pur, et le ciel est trop beau!

(*Ils s'éloignent; Léonce les suit, en faisant des signes d'adieu à la marquise. — Tableau. — Le rideau baisse.*)

FIN.

Mise en Scène.

***

Au lever du rideau, le chœur est au fond.

La comtesse et la marquise sont assises sur un canapé, à la gauche des spectateurs; Paquita est appuyée derrière, entr'elles. — Le comte est debout au milieu. — Paquita vient un moment à la gauche du comte, puis va se replacer où elle était.

Pippo entre par le fond, et se place entre le comte et Paquita, qui est venue à sa gauche.

Le comte s'assied à la gauche de la marquise.

Aux mots : *vous m'importunez*, les dames se lèvent, ainsi que le comte; ce dernier sort par l'une des portes latérales à gauche, et Pippo par le fond.

La comtesse. — La marquise à sa gauche; cette dernière sort par le fond.

Paquita entre par le fond, et se place à la droite de la comtesse. — Pippo, entré par le fond, se tient à la gauche de cette dernière.

Dame Marcelle entre aussi par le fond, et se place entre la comtesse assise sur le canapé, et Pippo. — Aux mots : *y penses-tu?* la comtesse se lève.

Pippo sort par le fond.

Les femmes se mirent à une glace qui est à la gauche des spectateurs.

Léonce, annoncé par Pippo, entre par le fond; il se place entre la comtesse et dame Marcelle. — Cette dernière et Paquita ôtent les liens du prisonnier. — Paquita va reprendre sa place à la droite de la comtesse.

Un plateau est apporté par dame Marcelle. — Elle le met sur un guéridon, au milieu de la scène.

Position des personnages : (gauche des spectateurs.) — La comtesse, Paquita, Léonce, (assis.) dame Marcelle. Léonce se lève pour porter la santé de Saint-Polycarpe. Pendant qu'il chante, Paquita prend la droite de la comtesse. — Marcelle ôte la table.

La marquise entre par le fond, et se place entre la comtesse et Léonce.

Paquita vient à la gauche de dame Marcelle. — La comtesse sort à gauche, suivie de Paquita et de dame Marcelle.

La marquise, ayant Léonce à sa gauche.

La marquise sonne. — Paquita vient de la gauche des spectateurs, et se place à la droite de la marquise. — Elle sort à gauche, tandis que Léonce entre par l'une des portes du fond.

La comtesse entre, venant de la gauche des spectateurs, suivie de Paquita et de dame Marcelle.

Position des personnages pris de la gauche des spectateurs : Paquita, la comtesse, la marquise, dame Marcelle.

Aux mots : *la marquise a raison*, dame Marcelle passe entre la marquise et la comtesse, puis, après avoir débité ce qu'elle a à dire, revient à sa place.

Léonce entre, venant du cabinet, et se place entre la marquise et dame Marcelle. — Il écrit à la table, à la droite des spectateurs, et remet sa lettre à la marquise.

Le comte entre, venant de l'un des cabinets du fond, à gauche des spectateurs, et se place entre la comtesse et la marquise.

La comtesse et la marquise, et les deux autres femmes, sortent à la gauche des spectateurs; Léonce est à la gauche du comte

Pippo entre par le fond, et se place à la droite du comte, puis il passe à la gauche de Léonce. — Paquita entre par le fond, et se tient à la droite du comte.

Pippo sort par le fond.

La comtesse et dame Marcelle entrent par la gauche des spectateurs. La comtesse à la droite du comte; dame Marcelle à la gauche de Léonce, qui a le comte à sa droite. Ce dernier s'assied aux mots : *je suis confondu !*

Pippo entre par le fond, et se place à la droite de dame Marcelle. — Le chœur est au fond.

La marquise, entrée par la fond, vient se placer entre le comte et la comtesse; puis aux mots : *j'irai vous rejoindre*, elle passe près de Léonce.

PIÈCES NOUVELLES,

publiées par Barba.

***

Dominique, ou le possédé, comédie en trois actes et en prose, par MM. d'Epagny et Dupin.

Le Chateau de Saint-Bris, par M. Ancelot.

Les Quatre Sergens de la Rochelle, mélodrame en trois actes.

Batardy, parodie d'Antony.

La Famille improvisée, scènes épisodiques, par M. Henry Monnier.

M. Chapolard, ou le Lovelace dans un grand embarras.

Uu Divorce, de M. Ancelot.

La Fête de ma Femme, vaudeville en un acte.

Camille Desmoulins, drame en cinq actes.

La Poupée, comédie-vaudeville.

Léontine, drame en 3 actes, de M. Ancelot.

La Morte, ou Départ et Retour, drame en 4 parties, du même auteur.

Norma, tragédie, par M. Soumet.

Fifi Lecoq, ou une Visite domiciliaire.

L'Incendiaire, ou la Cure et l'Archevêché, dr. en 3 act.

Le Boa, comédie-vaudeville en un acte.

La Lettre de Cachet, ou les Abus de l'Ancien Régime, mélod. en 3 actes, par M. Pigault-Lebrun.

Dominique, ou la Brouette du Vinaigrier, dr. de Mercier, remis en un acte, avec des couplets.

M. Cagnard, ou les Conspirateurs, folie du jour.

Le Charpentier, ou Vice et Pauvreté, vaud. pop.

Le Maréchal Brune, ou la Terreur de 1815.

M. Mayeux, ou le Bossu à la Mode.

Mme Lavalette, drame historique en 2 act.

Bonaparte a l'École de Brienne, ou le petit caporal, souvenirs de 1783, en 3 tableaux.

Napoléon, pièce historique en trois parties, mêlée de chants, suivie d'un épilogue.

L'Empereur, événemens historiques.

Le Cocher de Napoléon, vaud.-anecd. en 1 acte.

Voltaire chez les Capucins.

